

Introduction

Irène Chassaing, Alexandra Tsedryk, Ziyang Yang

Les articles regroupés dans ce numéro spécial d'*Initiales / Initials* sont nés de la réflexion menée lors du colloque international étudiantin « Le silence et le verbe », qui s'est tenu les 29 et 30 avril 2011 à l'Université Dalhousie, en Nouvelle-Écosse. À l'origine de ce colloque se trouvait le désir de mieux comprendre, dans le contexte des études littéraires et linguistiques, la perception des pouvoirs du dire, mais aussi de sa rupture et de l'abîme qu'elle constitue du point de vue herméneutique. Le silence ne peut en effet se définir qu'en négatif : il est selon les dictionnaires absence de son, de bruit, de parole. Dans cette absence même, le silence apparaît aussi paradoxalement comme son, bruit et parole : il renferme un véritable dire, un dire « d'or » retenu par une force soit intérieure, soit extérieure : c'est le silence volontaire du prisonnier que l'on torture, ou celui, imposé, de l'opposant que l'on bâillonne. Le silence serait en ce sens, plus encore qu'un dire, un acte : se taire c'est agir, qu'il s'agisse de se soumettre ou de résister. Se taire, c'est aussi faire mûrir la parole à venir : le silence est ainsi une gestation, la condition essentielle du verbe – un verbe qui lui-même, de créateur, libérateur, peut comme l'a bien montré Pierre Bourdieu dans *Ce que parler veut dire* devenir oppresseur, destructeur, puisqu'à la fois outil et témoin de la violence symbolique. Bien que radicalement opposés, silence et verbe sont ainsi parfaitement indissociables – c'est de la tension entre ces deux pôles que jaillit toute création langagière.

C'est sur la question du pouvoir – celui du verbe sur le silence, voire celui du silence sur le verbe – que s'ouvre ce volume. Christine Rousseau, dans l'article qu'elle consacre aux contes mondains du XVII^{ème} siècle, décrit comment le silence et le verbe permettent à l'énonciateur de conquérir le pouvoir diégétique. À la lumière de théories sur la pragmatique du discours, l'auteure analyse les silences et les dire des protagonistes, des figures secondaires, ainsi que de la parole populaire et collective dans les contes de fées. Ce que les actants échouent ou parviennent à dire, et ce que l'on dit d'eux, est souvent « programmatique de leur destinée », comme l'illustrent notamment certaines scènes de dotation de l'art de l'éloquence par les fées. L'enjeu narratif de l'éloquence des personnages de contes n'est d'ailleurs pas sans rappeler celui, mondain, des auteures et auteurs mêmes : pour compter dans un genre salonnier, il faut avoir de la voix et savoir se faire entendre.

À travers la superposition du silence et de la parole dans l'acte de communication entre les personnages, le texte littéraire exprime souvent le sous-entendu, l'implicite. Le non-dit, le dé-dit, le mensonge, le secret et sa révélation, le mutisme des protagonistes ou leur exil intérieur sont au cœur de la réflexion menée dans les deux articles suivants. Ainsi, Éric Thil se penche sur *Alexis* de Marguerite Yourcenar, roman dont le personnage éponyme tente de garder le secret de son homosexualité dans une atmosphère familiale oppressive, où la parole et le rire sont interdits. À travers l'écriture « décousue » d'une lettre à son épouse, Alexis cherche à se découvrir, sans pourtant que ses mots ne suffisent à surmonter le silence qu'on lui impose ; c'est alors que la musique intervient, devenant le moyen d'expression du non-dit. L'écriture, en se rapprochant de la musique, en se faisant musique, devient « le remède possible à cette aporie et la seule possibilité d'aveu qu'il restera au personnage en fin de parcours ».

Dans l'article intitulé « Dialogue de la Folie dans *Lolita*, de Vladimir Nabokov », Morgane Allain-Roussel discute de la folie née du dialogue intérieur constant d'Humbert Humbert. Ce personnage incestueux est responsable de l'horreur qui l'entoure, et ne cesse d'utiliser les mots pour se défendre de son propre jugement intérieur. L'auteure analyse le

discours intérieur du narrateur en considérant la manière dont sa conscience change et évolue, le silence venant cacher les actes, alors que les mots font prendre à la folie le pas sur la vérité.

Il y a également la question de la tension entre silence et verbe ; on peut alors s'intéresser au contraste de ces deux actes langagiers dans différents textes romanesques et poétiques. Marie-Pier Beaulieu nous propose dans ce sens une lecture du récit *Monsieur Teste* de Paul Valéry, à la lueur du Romantisme théorique d'Iéna. S'intéressant à l'usage du silence et de la cassure dans l'acte de narration, elle suggère que l'écriture fragmentaire valérienne forme un système de discontinuités : celle-ci correspondrait aux multiples facettes de l'expérience intérieure, tout en appelant à une certaine totalité, et à l'ensemble des relations qui constituent l'individu et le rattachent au monde. Monsieur Teste mettrait ainsi en œuvre une poétique du fragment, propre à participer à la tentative par la littérature moderne de concilier l'Un et le Multiple de l'existence.

En plaçant la création littéraire dans le contexte d'une mise en cause de la fonction langagière, Jean-Baptiste Bernard se penche quant à lui sur l'interaction entre le silence et le verbe dans la poésie de Lorand Gaspar. Il retrace ainsi le cheminement littéraire du poète, qui fit ses débuts en liant par le verbe l'homme incertain et la connaissance indicible, pour finalement mettre en œuvre le silence en tant qu'équilibre du verbe. S'inspirant de ce parcours, Bernard propose une poétique humaniste, basée sur un verbe qui s'accepterait enfin comme imparfait et limité.

Nicholas Hauck s'interroge sur les rapports à la fois amoureux et mortels entre le silence et le verbe chez le poète Ghérasim Luca, à la lumière du mythe d'Orphée. Hauck note que l'œuvre « ontophonique » de Luca brouille la frontière entre le silence et le verbe, entre l'absence et la présence, entre la vie et la mort, entre l'oralité et l'écriture. L'œuvre de Luca permettrait ainsi de percevoir l'énonciation comme un accès au silence, le silence comme un verbe différé et la poésie comme une quête de redéfinition des limites entre l'amour, la vie et la mort.

S'intéressant également à l'œuvre de Ghérasim Luca, Raphaël Sigal y souligne la mise en cause du langage de convention et de sa référentialité. En tissant des liens entre la poétique « non-œdipienne » de Luca, la création littéraire de Paul Celan et la pensée de Deleuze, Sigal montre comment l'œuvre du poète, à travers le bégaiement et la répétition, déstabilise le langage pour le dissocier du monde réel, et crée une incommunicabilité pour faire entendre le silence. Toute la poésie de Luca viserait ainsi « une communication à voix haute du silence ».

Pour sa contribution au numéro, Mélanie Lebreton mène une réflexion sur l'écriture de D.H. Lawrence, qui « telle une bouche textuelle, grignote et avale le Verbe ». S'inscrivant dans le cadre des théories sur l'écriture de Jacques Derrida, l'auteure réfléchit à la signification du silence évoqué par Lawrence dans son roman *Femmes Amoureuses*. Doit-on garder le silence ou doit-on l'écouter et entendre ce qu'il dit ? Que dit-il ou que dé-dit-il au juste ? L'article analyse la friction entre le dire et le taire dans la voix romanesque lawrencienne et montre que le silence, trace d'un retrait du *logos*, reste une façon de communiquer. L'écriture lawrencienne décrirait ainsi avant tout « l'errance langagière et ontologique face à une vérité qui n'a de cesse de se désister ».

Pour conclure ce volume, deux articles se consacrent au silence et au verbe comme éléments d'analyse linguistique. Maria Petrescu, d'abord, s'intéresse au journal intime de Daniel Timsit, médecin militant du Front de Libération Nationale algérien, emprisonné pendant la décolonisation. Le caractère particulier du journal de Timsit réside dans l'insertion de passages en italiques dans le corps-même du texte, environ quarante ans après les événements qu'il décrit. S'y superposent ainsi les voix narratives d'un même homme à deux moments distincts de sa vie. L'auteure analyse cette subjectivité partagée en s'appuyant notamment sur le rôle qu'y jouent les déictiques. En décrivant la manière

dont la subjectivité et la simultanée verbales contribuent différemment à la structure du texte et à son caractère hybride, Maria Petrescu souligne que le livre de Timsit réunit plusieurs genres : journal intime, autobiographie et fiction.

Enfin, Khira Sfar, quant à elle, décrit le statut des locutions adverbiales du type (*et puis...*, (*et alors...*, (*et après...*, dans la perspective de l'analyse de discours. En notant que ces locutions pragmatiques ne sont pas considérées, du point de vue syntaxique, comme des énoncés complets, l'auteure montre qu'elles renferment un sous-entendu expressif malgré le silence supposé marqué par les trois points de suspension. Ces séquences discursives s'emploient dans certains contextes « comme stratégie silencieuse de construction de sens, mais également comme stratégie d'action sur le destinataire ». L'interlocuteur est amené à une opération de « décodage » du message en puisant dans le contexte linguistique ou situationnel. Très expressives, ces locutions adverbiales constituent des éléments fondamentaux pour l'interprétation du texte dont ils font partie.

Pour conclure cet éditorial, nous tenons à remercier Vincent Masse, l'ensemble des évaluateurs externes, ainsi que Katherine Stratton, sans lesquels la publication de ce volume n'aurait pas été possible. Nous profitons également de cette préface pour exprimer notre reconnaissance à tous ceux qui ont rendu possible le colloque de 2011 : le Département de français, la Faculté des arts, la Vice-présidence, ainsi que l'Association des étudiants de l'université Dalhousie, de même que l'Alliance française d'Halifax, le Secrétariat aux affaires intergouvernementales canadiennes du Québec et l'Union des écrivaines et écrivains québécois. Enfin, nous adressons nos plus chaleureux remerciements à l'écrivain Ook Chung pour son intervention, et à tous ceux, étudiants et professeurs, qui par leur énergie et la réflexion qu'ils ont apportées lors du colloque, ont permis la rédaction des différents articles que nous vous soumettons ici.

Université Dalhousie

Notices bibliographiques des auteur-e-s

Morgane Allain-Roussel est doctorante en Études anglophones à l'Université Jean-Monnet de Saint-Étienne, sous la direction de Yona Dureau. Ses recherches portent sur le multiculturalisme, le multilinguisme et le multi-sensoriel au sein des œuvres de Vladimir Nabokov. Elle s'intéresse à la manière dont ces états multiples sont rendus dans ses différentes traductions françaises et russes.

Après une maîtrise en Littérature comparée, réalisée à l'Université de Montréal sous la direction de Wladimir Kryszynski, et portant sur les incidences littéraires du fragment dans les œuvres *Monsieur Teste* de Paul Valéry et *Palomar* d'Italo Calvino, **Marie-Pier Beaulieu** a entamé une thèse de doctorat sur la dualité cathartique et criminogène de la représentation dans l'œuvre de Sarah Kane. Elle vit et travaille actuellement à Montréal.

Doctorant depuis 2010 à l'Université Stendhal de Grenoble, après une maîtrise consacrée à Saint-John Perse et Lorand Gaspar, **Jean-Baptiste Bernard** travaille actuellement sur l'éthique de la relation dans l'œuvre de ce dernier poète. Il a récemment publié sur les questions de la relation au langage et aux altérités culturelles dans les œuvres de Cendrars et Saint-John Perse, ainsi que chez les Pères de l'Église primitive.

Irène Chassaing a étudié la littérature comparée à l'université Paris-III-Sorbonne Nouvelle, et termine actuellement un Doctorat en Études françaises à l'université Dalhousie sous la direction d'Irène Oore. Sa thèse porte sur le récit du retour au pays natal dans la littérature canadienne francophone contemporaine.

Nicholas Hauck est doctorant au département d'Études françaises de l'Université de Toronto. Sa thèse « L'inhumain poétique : Ghérasim Luca et Henri Michaux face à la "crise" de l'humain » analyse les discours poétiques et philosophiques sur le sujet de « l'inhumain ». Il s'intéresse surtout à la poésie (Baudelaire, Mallarmé, surréalisme, Ponge, Bonnefoy) et à la pensée de Nietzsche, Walter Benjamin et Philippe Lacoue-Labarthe. Il est codirecteur de la revue *Modern Horizons* (modernhorizonsjournal.ca).

Mélanie Lebreton est doctorante en Civilisations et Langues étrangères à l'Université Lille 3 Charles-de-Gaulle sous la direction de Thomas Dutoit. Elle travaille sur « L'aporie dans l'œuvre de D. H. Lawrence » à la lumière d'œuvres d'auteurs déconstructionnistes. Elle est l'auteure de l'essai « Passage, non-passage: de l'il(e)logisme à l'aporie dans *The Trespasser* de D. H. Lawrence » et d'un article intitulé « Aporie d'une souveraineté anthropocentrique : Quelques (ani)mots sur l'humanimalité autour de *La bête et le souverain* de Jacques Derrida et *Women in Love* de D. H. Lawrence ».

Maria Petrescu a terminé son doctorat à l'Université de Waterloo avec une thèse portant sur l'image de la prison dans la littérature française et québécoise du XX^e siècle. Elle a aussi une deuxième spécialisation de doctorat, sur la littérature de la Renaissance. Les articles que Maria a publiés portent sur la littérature carcérale, la francophonie, la souffrance dans la mentalité moderne et la pragmatique.

Dans sa thèse de Doctorat « Les enchantements de l'éloquence : contes de fées et stratégies hyperboliques au XVII^e siècle », **Christine Rousseau**, de l'Université Stendhal-Grenoble 3, tente d'exposer les principes de composition, d'énonciation et de stylistique hyperboliques propres aux contes de fées du XVII^e siècle, genre réflexif qui joue et se joue de tous les procédés merveilleux traditionnels.

Khira Sfar est enseignante-chercheuse au Laboratoire de recherche « Langues, Discours et Cultures » à l'Institut Supérieur des Sciences humaines de Jendouba en Tunisie. Travaillant sur le paradigme des adverbes de temps, elle a publié en 2010 sa thèse : « Fonctionnements syntaxique et discursif de *puis* et *ensuite* », et en 2012 un ouvrage intitulé (*Et*) maintenant : un cas de pragmatization.

Raphaël Sigal est doctorant au département de littérature française de l'Université de New York. Il finit actuellement sa thèse intitulée « Antonin Artaud, le sens de la lecture ». Ses recherches portent sur la littérature et la poésie de la première moitié du XX^e siècle en France, les théories de la lecture et les rapports entre littérature et philosophie.

Éric Thil a fait ses études à l'Université de Strasbourg, à l'issue desquelles il a obtenu son diplôme de Maîtrise. Ses recherches portent sur le roman épistolaire moderne. Il a participé à plusieurs manifestations scientifiques dont les actes sont en cours de publication. Il prépare actuellement les concours de l'enseignement.

Alexandra Tsedryk a terminé son Doctorat au département d'Études françaises de l'Université Dalhousie. Sa thèse portait sur l'évaluation et le développement de la compétence paraphrastique chez les apprenants du français langue seconde. Elle s'intéresse à l'apprentissage du français L2 par les adultes et à la didactique de la paraphrase.

Ziyan Yang a fait ses études de Maîtrise en langue et littérature françaises à l'Université des langues étrangères de Beijing. Elle se prépare à soutenir sa thèse sur l'écriture des auteurs néo-québécois originaires de l'Asie de l'Est, réalisée dans le cadre du programme doctoral en Littérature française de l'Université Dalhousie, sous la direction d'Irène Oore. Ses domaines de recherche sont la littérature québécoise, l'écriture migrante et l'orientalisme dans la littérature française.